

Le Corps-marché, la marchandisation de la vie humaine à l'ère de la bioéconomie

by Céline Lafontaine
Published by Seuil, 2014

Book description by Ursula Del AGUILA

Université Paris 8/Saint Denis
ursula.delaigne@gmail.com

« Le Corps-marché, la marchandisation de la vie humaine à l'ère de la bioéconomie » publié en 2014 (Edition du Seuil), est le quatrième ouvrage de Céline Lafontaine, professeure agrégée de sociologie à l'université de Montréal, experte sur ces questions entre la bioéthique, la sociologie, le droit et la philosophie politique.

Avant cela elle avait publié déjà deux ouvrages chez le même éditeur sur des thèmes connexes : « L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine » (2004), ainsi que « La Société postmortelle » (2008). Et un autre chez un autre éditeur (Boréal, 2010), « Nanotechnologies et Sociétés ».

En effet, avant de s'attaquer à l'entité de la Bioéconomie qui a transformé le corps en marché, il fallait penser le devenir-machine du monde par la domination progressive des algorithmes sur le vivant, et sa conséquence la plus essentielle, la pensée de la fin de la condition mortelle. Le maillon manquant de la démonstration semble bien être l'analyse du recyclage du vivant par lui-même.

Pour s'atteler à la déconstruction de l'immense entreprise de commercialisation du vivant, Céline Lafontaine procède en cinq étapes. Dans une 1^{ère} partie, elle analyse le nouveau statut du corps à l'horizon de la bioéconomie, un corps qui n'est plus simple monnaie d'échange mais un corps qui se dématérialise à mesure qu'il se morcelle et se privatise, dans une 2^{ème} partie, elle étudie les rouages du recyclage du vivant qui suivent la découpe du corps: du corps ressource aux bio-objets.

Ensuite dans une 3^{ème} partie, elle s'attaque à la face cachée du biocapital, l'envers du don, une des valeurs morales de la bioéconomie, qui se révèle être le mécanisme affectif de l'amour de la vie considérée comme sacrée, valeur utilisée par la bioéconomie pour « vendre » l'idée de corps-marché. La 4^{ème} partie va plus loin car elle dessine en creux une nouvelle économie de la génération, ce qui pourrait bien être le but ultime de la

bioéconomie : s'appropriier le processus entier de l'enfantement, de la fécondation à la gestation, et dans un temps futur la mise au monde. Le corps devient usine à gamètes. L'embryon, une entité immaculée, sortie des laboratoires, et les cellules souches, les données corporelles qui n'appartiennent plus à aucun corps.

La 5^{ème} et dernière partie de ce panorama exhaustif de la bioéconomie montre les inégalités raciales, et de genre et de classe, à l'œuvre dans la nouvelle échelle des corps marchandisés, ce qui signifie que tous les corps n'ont pas la même valeur, tous les organes ne se monnaient pas pareils.

Les sources utilisées par l'auteure sont diverses et très complètes. Elle utilise les références classiques de la sociologie et de la philosophie politique (Karl Marx, Marcel Mauss, Günther Anders, Michel Foucault...) mais aussi les derniers articles de journaux scientifiques et académiques, et essais de bioéthique parus sur ces questions en Angleterre et aux Etats-Unis (Kaushik Sunder Rajan, Donna Dickenson, Margaret Locke...) ainsi que des articles de lois de journaux officiels, gouvernementaux et des textes publiés en ligne issus de sites associatifs, informatifs et médicaux.

Est-ce une énième vision d'apocalypse servie par un énième essai réactionnaire, d'extrême-droite et aux relents religieux ? Non, bien pire. L'analyse documentée, objective, précise et factuelle de Céline Lafontaine montre sans doxa et sans esprits échauffés combien la bioéconomie est déjà infiltrée partout, et sa logique, immiscée en nous au point de nous faire concevoir le corps comme un lieu d'investissement subjectif et par conséquent, un lieu qui peut être commercialisé, le tout étant de faire passer cela pour la volonté du sujet !

Revenons un peu sur le pourquoi de l'essai de Céline Lafontaine, et sa nécessité politique et épistémologique. Le paradigme invisible qui gouverne aujourd'hui la politique n'est plus la biopolitique mais la bioéconomie. En effet, la bioéconomie est la manipulation technoscientifique du vivant qui est devenue la source de la productivité économique. La mise en valeur des processus biologiques est le nouveau modèle de l'économie globalisée. Pourquoi ? Pour lutter contre le principe d'entropie, c'est-à-dire les limites propres à toute production énergétique, en somme, pour éviter ainsi la perte d'énergie, il suffit de revitaliser, de réinvestir les organismes vivants eux-mêmes, comme source d'énergie renouvelable, dont on peut économiquement tirer profit.

Ainsi pour éviter les limites écologiques de la planète, il suffit de transformer les humains en ressources vivantes, investir « la vie en elle-même » pour nourrir la machine industrielle forcément limitée par les principes de la mécanique et de la physique.

Ce modèle d'exploitation du vivant dépasse le corps humain car il brise les frontières du corps, et propose une définition uniquement génétique, moléculaire ou en jargon philosophique, monadique. Le corps a été « molécularisé ». Fini les limites corporelles, et les frontières étanches d'un corps protecteur d'une intériorité individuelle et subjective. Le corps est aujourd'hui socle passager abritant des processus qui s'organisent et se désorganisent en fonction des flux informationnels car ils ont pour modèle premier les modèles cybernétiques de l'après seconde guerre mondiale. La parcellisation du corps permet d'isoler des cellules, de les cultiver *in vitro*, de les congeler et de les modifier, et surtout de les vendre, en les brevetant et en les privatisant. De cette parcellisation résulte leur biovaleur.

Pour surmonter les limites écologiques de l'industrialisme, et poursuivre ainsi un modèle de développement infini, il faut investir dans ce qui ne s'arrête pas, c'est-à-dire, la croissance des cellules-souches, et le vivant infiniment petit qui possède l'Élan vital cher à Bergson. Mais là où la logique de la bioéconomie est forcément pervertie, c'est quand on voit que dans les faits, il s'agit de spéculer sur une économie qui mise sur la vie en elle-même, car pourquoi y aurait-il de limites au biocapital dont le processus cannibalistique est de se nourrir maintenant des vivants en s'appropriant le matériel biologique d'origine humaine.

La « vie en elle-même » est mise en valeur de façon spéculative, ou en d'autres termes, on spéculé sur ce que les corps vivants et leurs morceaux pourraient « rapporter ». Céline Lafontaine propose ainsi dans « Le corps-marché » une sociologie du corps marchandisé, et expose aussi les enjeux anthropologiques, philosophiques et économiques de la bioéconomie en définissant au passage tous les nouveaux aspects de cette galaxie (biovaleur, biobanques, biocapital, bio-objectivation, biocitoyenneté...).

Tout a commencé avec Descartes et son découpage du corps humain conçu comme machine assemblée. Comprendre un organisme complexe demande de le découper en parties. C'est exactement la méthodologie de la médecine qui commence dès le XVIème siècle à découper les corps et pour cela doit ouvrir les cadavres et violer l'interdit religieux.

Aujourd'hui, les corps ne sont plus seulement ouverts, ils ont été vidés de leurs organes, éviscérés pour les progrès de la science, mais aussi pour toujours plus de main-mise sur les processus biologiques qui sont devenus « autonomes ». Quid du corps ?

Il n'existe plus puisqu'au corps sont préférés les « processus biologiques » dont la vitalité doit être captée à l'attention des firmes pharmaceutiques ou des laboratoires de médecine régénératrice.

Ainsi il s'agit « d'analyser et de comprendre comment « la vie en elle-même » c'est-à-dire l'ensemble des processus biologiques propres à l'existence corporelle est désormais au cœur d'une nouvelle phase de la globalisation.

A la fois, matière première et force productive, le monde-vivant dans son ensemble est considéré comme une mine à exploiter. La mise en valeur économique du vivant se sert du corps humain comme une matière organique à disposition des firmes ou des laboratoires. Décomposé en une série d'éléments (gènes, cellules, organes, tissus), le corps est à l'origine d'un immense marché. Tout devient exploitable et brevetable. La distinction kantienne entre une chose et une personne ne tient plus. La vie a bien un prix, et les corps sont les objets manufacturés du biocapital.

Les pratiques à l'œuvre dans le biomarché vont du trafic/ don d'organes, à la production de « cellules souches », aux gestations pour autrui, à la production d'embryons surnuméraires, aux dons d'ovocytes, aux lignées cellulaires de cellules cancéreuses... Tout est vendable.

Mais tous les corps n'ont pas la même valeur, et les inégalités de sexe, classe, ethnicité se retrouvent accentuées dans le biomarché. Au cœur de la bioéconomie, le corps des femmes est utilisé pour ne pas dire « pillé », car ici l'accent est mis sur la régénération et non plus la gestation. Corps-machine, corps-usine, les ovules des femmes deviennent la paille d'or filée par le nain Tracassin du conte allemand des frères Grimm. Le nain file de la paille d'or pour la fille d'un paysan vantard mais en échange de quoi, il attend qu'elle lui remette son premier enfant.

Les biotechnologies procréatives reposent sans grande surprise sur l'exploitation du corps féminin, il s'agit d'extraire les précieux ovocytes du corps des femmes, ou d'exploiter leur utérus pour mettre au monde des enfants pour des couples consommateurs. Néanmoins, Céline Lafontaine se concentre plus sur les cellules reproductrices et les processus biologiques dans leur rapport économiques qu'aux pratiques telles que la gestation pour autrui.

La force du néolibéralisme propre à la bioéconomie est de faire passer pour un progrès « l'usage humain des êtres humains », ce qui était, rappelons-le, une des pratiques du nazisme.

Il devient urgent, après cet essai, de s'interroger maintenant sur l'origine et les raisons métaphysiques d'un tel besoin d'appropriation du vivant, et une telle « Envie » du corps féminin reproducteur qui a pour revers la haine de l'altérité et la haine des limites humaines devant la toute puissance mathématique et financière du biocapital.

© 2016 AnA Society for Feminist Analyses
New Series. Issue No. 6 (20)/ 2016